

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 18 MARS 1899

J.-J. ROUSSEAU

## SOMMAIRE

TEXTE.—Primes.—Jean-Jacques Rousseau, par De Thermes.—La mère du poète par François Coppée.—A bâton rompu, par G.-P. Labat.—La mort du président Faure.—M. Loubet, le nouveau Président.—Poésie : Evocation, par Ant. Pelletier.—Le contrat social, par E. Beaulieu.—Conte : La joyeuse légende des larmes.—L'oreille fine, par Jules Bernard.—Poésie : Elégie, par Philéas Huot.—Nouvelle : Une tempête au lac St-Jean, par A. Buies.—Le Dr Martel (avec portrait).—Le combat de Manille.—Nécrologie.—Les deux rêves, par E. Legouvé.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Théâtres.—La science récréative.—Jeux et amusements.—Devinette.—Feuilleton : L'Orphelin.

GRAVURES.—Portrait de M. Loubet, le nouveau Président de la République Française.—Les derniers moments du Président Félix Faure, à l'Élysée.—Manille : Combat entre les Philippins et les Américains.—Portraits : Mme Loubet, femme du Président ; Mme Loubet, mère.—Famille du désert.—Devinette, etc.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## PRIMES !! PRIMES !!!

Malgré que nous ayons établi bien clairement la manière dont nos abonnés anciens ou nouveaux peuvent gagner les nouvelles primes et devant les nombreuses demandes de renseignements qui nous sont faites, nous devons préciser les conditions qui sont :

1. Tout abonné, ancien ou nouveau qui nous envoie le montant d'un ou de plusieurs abonnements, à droit de choisir, pour un an d'abonnement, payé d'avance, la valeur de \$1.00 de livres ou d'objets de notre liste ; pour deux abonnements la valeur de \$2.00 de livres ou d'objets, et ainsi de suite.

2. Il est évident que l'abonné en retard d'un, de deux ou de trois ans, ne peut prétendre à la prime qu'en payant, outre l'année qui va commencer, tout ce qui est en retard, et qu'il n'a droit, ce paiement fait, qu'à la prime de \$1.00.

Si nous donnions une prime aux retardataires, nous ferions comme ceux qui voudraient donner un prix à paresse dans les pensionnats !

Les Ave Maria du Rosaire sont comme autant de roses apportées par les anges du ciel sur la terre. La Reine du Rosaire vous couronnera dans le ciel, si vous êtes fidèles à la couronner sur la terre.—Mgr DE SÉGUR.

Nous éprouvons un frêle plaisir à publier dans ce même numéro le beau travail sur le *Contrat social* de J.-J. Rousseau, travail fait par l'un de nos jeunes et fidèles collaborateurs, M. Emery Beaulieu, et donné par lui sous forme de Conférence à l'Union Catholique, le 5 de ce mois.

Ce travail est fort bien fait, très substantiel, bourré de citations—ce qui éloigne l'idée que l'on pourrait avoir d'un parti pris chez notre excellent ami,—basé sur la religion—qui permet de juger sagement les hommes et les idées,—appuyé, enfin, sur les principes du droit naturel les plus suivis par toute intelligence impartiale.

Il est nécessaire, en cette époque où la foi, grâce aux attaques tantôt cauteleuses, tantôt d'une franchise brutale, des J.-J. Rousseau, des Voltaire, des Dalember, des Condorcet et autres, va s'éteignant sur tous les continents civilisés, produisant, ici, la démocratie qui n'est, en réalité, que la démagogie, avec, comme cri de ralliement : " Le Cléricalisme, c'est l'ennemi ! " ; là, à l'ombre de la république, l'Américanisme, sapant l'Église dans sa base en cherchant à annihiler les ordres religieux, amoindrisant ou détruisant la toute-puissance de Dieu par un système exécrable d'action attribuée au Saint-Esprit sur l'âme humaine ; ailleurs, sous le couvert de liberté dont le principe et la fin échappent à ceux qui ont toujours ce mot à la bouche, l'indifférentisme le plus éneuvant, avec cette inconséquence burlesque d'une religion incomprise et méconnue et cependant remarquable en ses effets tout extérieurs—exactement suivant la même loi du respect humain qui, en Europe, faisait que les hommes n'allaient point à l'église pour faire comme les autres, tandis qu'au pays de liberté dont nous parlons, ils y vont... parce qu'il faut faire comme les autres ; il est nécessaire, disons-nous, bien que l'état général de la civilisation dise qu'il est trop tard, il est nécessaire que la nouvelle génération s'imprègne des principes d'absolue vérité que seule possède l'Église catholique, et que ces jeunes élèvent hardiment la voix, essaient enfin de combattre J.-J. Rousseau, Voltaire, etc., par les mêmes armes que ceux-ci ont employées—moins la duplicité—c'est-à-dire, l'ironie sanglante, le persiflage, le sarcasme.

Nous applaudissons de tout cœur aux généreux efforts, malheureusement trop espacés, trop clair-semés, de nos jeunes lutteurs ; nous les prions de continuer, sans se laisser détourner par quelque malveillance que ce soit, par n'importe quel sophisme : on ne leur opposera que des vieilleries démodées, nul argument nouveau ne sera avancé contre leurs thèses, le beau côté leur appartient donc, le succès leur est assuré.

A ceux qui ont l'indépendance pleine de chrétienne fierté que nous montre M. Emery Beaulieu, nous disons de ne s'arrêter point : ils se doivent à Dieu, ils sont obligés de défendre notre mère la sainte Église, ils ont la mission de sauver leur patrie, ou du moins, de contribuer largement à ce salut.

Nous n'avons pas été peu étonné en lisant, dans un de nos grands journaux respectueux cependant des choses religieuses, à propos de cette conférence : " Le jeune conférencier a traité le philosophe J.-J. Rousseau de *fou de génie* : ce mot est peut-être exagéré... "

Eh ! bien, oui, ce mot est exagéré : il eût fallu dire *fou tout simplement*. Telle est l'opinion de Voltaire, que l'analyste de M. Beaulieu ne récusera certes pas.

Dans sa lettre du 19 février 1761 à Mme d'Épinay, le *fanfaron d'impiété* (c'est le nom que J.-J. Rousseau donne, à son tour, à son *tendre* ami Voltaire), Voltaire, disait :

Pour Jean-Jacques, ce n'est qu'un misérable qui a abandonné ses amis et qui mérite d'être abandonné de tout le monde... C'est dommage, car il était né avec quelques demi-talents, et il aurait eu peut-être un talent tout entier, s'il avait été docile et honnête.

Le 19 mars 1761, dans une lettre à Dalember, Voltaire s'exprimait ainsi :

C'est contre votre Jean-Jacques que je suis le plus en colère. Cet *ARCHI-FOU*, qui aurait pu être quel-

que chose s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bande à part ; il écrit contre les spectacles, après avoir fait une mauvaise comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit...

Après l'apparition de l'*Extrait du projet de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre*, que J.-J. Rousseau venait de publier, Voltaire écrivait à Damilaville, le même 19 mars 1761 :

Voilà donc Jean-Jacques politique ; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maison de Mme de Wolmar. C'est un *étrange fou*...

Le 20 avril 1761, Voltaire écrivait à Dalember, entre autres aménités à l'adresse du *cher* Jean-Jacques :

... Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. Ce n'est qu'un *polisson mal-faisant*.

Au sujet du dictionnaire de Diderot, au mot *Encyclopédie*, Voltaire dit toujours dans sa même lettre à Dalember :

... Il se trouve, à la fin de compte, que : *O Rousseau ! ne signifie que : O insensé !*...

Misérable, archi-fou, étrange fou, polisson mal-faisant, insensé, voilà qui, nous en sommes convaincu, édifiera notre grand confrère sur l'exacte valeur de J.-J. Rousseau : M. Emery Beaulieu a donc été bien généreux en traitant le citoyen de Genève de *fou de génie*.

Nous lisons encore, dans l'analyse donnée de cette conférence par notre grand confrère :

A propos de démocratie, il a demandé pardon de l'attaquer, et en cela il (le conférencier) s'est montré courtois. Il l'eût été plus encore s'il n'avait pas voulu faire passer l'esprit démocratique de notre temps pour l'esprit de Rousseau.

Hélas ! ceux qui ont bien voulu se donner la peine d'étudier l'état de la société—et nous entendons par société, tous les peuples prétendument civilisés—depuis 1780 jusqu'à ce qui se passe sous nos yeux, ont répété avec Condorcet disant de Voltaire (et cela s'applique autant et même plus encore à Jean-Jacques qu'au vieil *impudent* de Ferney : c'est Rousseau qui donne lui-même à Voltaire ce qualificatif d'*impudent*, dans son billet du 31 mai 1765 à Voltaire même !) :

Il n'a pas vu tout ce qu'il a fait, mais il a fait tout ce que nous voyons.

M. Emery Beaulieu a donc eu raison dans tout ce qu'il a dit, et que d'ailleurs il a prouvé. Nous le félicitons de tout notre cœur, le priant de continuer sa campagne, de la continuer vivement, fièrement, sans se laisser arrêter aux maigres épines que l'on essaierait de jeter sur sa route : le catholique vrai, sincère, marche droit son chemin, écartant ou foulant aux pieds tout ce que l'on sème devant lui pour le ralentir, le détourner, peut-être le décourager.

DE THERMES

## LA MÈRE DU POÈTE

Voilà plus de vingt ans que ma mère est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils, car, ce jour-là, quelque chose de délicieux s'est éteint en moi, et, depuis lors, je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh ! comme je pensais à ma mère le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves purs et par des actions meilleures !

Jésus, qui a fait triompher sa Mère, auprès de lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

FRANÇOIS COPPÉE.